

EXPOSITION
OBLIK
COLLECTIF D'ARTISTES CLICHOIS

Du 2 décembre 2017 au 31 janvier 2018

EXPOSITION
OBLIK
COLLECTIF D'ARTISTES CLICHOIS

Depuis les premières parois peintes par les hommes du paléolithique, l'art est oblique. D'ailleurs, « Oblik » en serbe ne signifie-t-il pas « forme » ? Plus généralement, il est ce qui échappe au simple entendement comme à la seule sensation. Il est ce pas de côté qui fait qu'une œuvre n'est ni un texte illustré ni une image ou un objet qui parle, mais se trouve dans cette quatrième dimension chère à Duchamp ou ce « malentendu » qui pour Michel Thevoz fonde la notion même d'art. Il est aussi ce qui dérange et échappe aux spécialistes de l'art (Heidegger) et ce qui ne saurait se limiter à la seule maîtrise technique (Kant). Il est enfin cette direction biaisée qui pousse les artistes depuis des siècles à chercher ce « toujours-plus », ce dépassement du convenu, de l'attendu, du catégorisé et du défini. L'histoire de l'art est ainsi mue par une force centrifuge qui, même aux périodes dites « classiques » où l'on vénérât les anciens, cherche sans cesse des formes diverses d'inédit et d'étonnement.

Fondé en septembre 1999, le collectif Oblik a toujours lui aussi privilégié ce pas de travers. Le premier lieu qui abrita le groupe était d'ailleurs à l'image de cette culture de l'oblique, du transversal. Comme la Factory de Warhol, il fut un lieu de production mais aussi d'exposition et de vie. Situé au 7 de la rue Trouillet, à Clichy la Garenne dans les Hauts de Seine, il fut en effet cet espace ouvert sur la ville, sur les autres, que son apparent délabrement rendait chaleureux et vivant, comme ces vieux fauteuils élimés et affaissés. Des lattes grinçantes et inégales du parquet aux escaliers dont les marches absentes rendaient l'ascension vertigineuse, c'était une architecture oblique elle aussi, qui donnait à ces expositions des allures d'expédition. Le visiteur était alors comme un aventurier de nouvelles sensations et amoureux des chemins de traverse. Loin des supermarchés de l'art que sont devenus bien des galeries et musées parisiens, l'atelier Oblik proposait au contraire des « petits chemins », escarpés et ressourçants.

Le 7 janvier 2010, le collectif a déménagé pour s'établir au 19, rue du Docteur Emile Roux où il réside actuellement, signe d'une reconnaissance par la municipalité de Clichy La Garenne qui participa au remplacement de l'ancien lieu, racheté par pré-emption au propriétaire légal du fait de l'entrée du quartier dans une zone d'aménagement concerté (ZAC). Du fait de son ancrage et étant une association clichoise de longue date, la ville les aida alors à trouver ces nouveaux locaux où Oblik a repris ses activités et multiplie depuis les invitations et partenariats avec la commune, confirmant ainsi son implication dans les activités culturelles communales et la mission médiatrice qui a toujours été la sienne.

L'atelier a d'ailleurs récemment aménagé dans ses locaux un espace gravure dans le but de proposer des cours et d'offrir aux artistes du collectif comme aux adhérents la possibilité de diversifier leur pratique.

Fondé sur le désir d'explorer différents territoires de l'art et un besoin insatiable de produire et de faire des images (même les sculptures étaient pour les Grecs de l'Antiquité considérées comme des images, mais en volume), Oblik rassemble depuis sa création des artistes aux esthétiques et cultures très diverses. Si ils étaient à la fondation cinq, ils sont à présent huit peintres et plasticiens qui ne cessent d'interroger chacun à leur manière la pratique artistique dans toute sa diversité.

Réunis par l'initiative de l'artiste plasticien Marko Echeverria, venant d'univers différents, les membres d'Oblik partagent néanmoins un même besoin de création, d'exploration et d'expression.

Peinture, dessin, sculpture, vidéo et installations témoignent alors de la variété de ce groupe qui n'en finit pas de parcourir les voies de traverse de l'art, et pour notre plus grand plaisir, de voguer à contre-courant de ces modes aussi fugaces qu'un post Facebook.

Membre du groupe, l'artiste Mario Murua décrit Oblik comme « de la peinture et encore de la peinture, hors de la peinture et dans la peinture ». Soit un besoin partagé par tous de prendre l'art à bras le corps, de se confronter à sa et à ses matières pour garder un lien avec soi, avec ses propres profondeurs, mais aussi et surtout avec le monde et ce réel qui chaque jour devient de plus en plus incertain dans une contemporanéité toute 2.0.

Oblik suit donc ses lignes et ouvre ses propres sentiers. À nous de les suivre.



1	2
3	4

- 1 • © Marko Echeverria - art newx-f-vid-13
- 2 • © Marko Echeverria - art newx-f-vid-10
- 3 • © Marko Echeverria - art newx-f-vid-9-compo
- 4 • © Marko Echeverria - art newx-f-vid-9

MARKO ECHEVERRIA

Né à Santiago du Chili, cet artiste mêle dans son processus créatif le numérique à la peinture, faisant dialoguer dans ses compositions l'écran et la toile, le virtuel et la matière, le pixel et le pigment. Après avoir récupéré des images dans des magazines, il réalise des collages dans lesquels sont associés des fragments de ces documents. Il les numérise ensuite pour optimiser leur hybridation et retranscrit ensuite le résultat obtenu sur une toile parfois gigantesque. En résultent des compositions à l'apparence et à la matérialité ambiguë. Ces peintures laissent alors apparaître des taches qui, si elles ne relèvent plus ni de la trame des magazines ni des pixels, parasitent néanmoins l'image et colonisent les zones peintes à l'huile où continue de se donner à voir le geste du peintre. L'usage du numérique permet également au peintre de procéder à des juxtapositions de sujets. C'est ainsi que sous les corps et les visages se révèlent des lieux souvent délabrés ou des amoncellements de déchets. L'érotisme y côtoie alors les poubelles lorsque dans les portraits se devinent des échelles aux fonctions indistinctes. Paul Claudel voyait les maisons hollandaises des peintures du XVII^e siècle comme des transcriptions architecturales du corps humain. Marko Echeverria réalise quant à lui cette vision à l'heure d'une virtualité qui enrichit mais aussi perturbe le réel. Ici, lieux et corps fusionnent comme réalité et virtualité sur la vitre de nos Smartphones sans lesquels nous ne savons plus vivre.

Après avoir arrêté la peinture pour réaliser des compositions vidéos qui interrogeaient là encore le mix et le geste numérisé, il revient cette année à la toile mais en utilisant cette fois des bâtonnets à l'huile qu'il confectionne lui-même pour s'assurer une gamme très riche de teintes déclinant toutes les nuances de gris. Du noir surgissent alors des visages aux identités là encore hybrides et multiples. Des portraits numériques qui interrogent le sujet contemporain. Ou lorsque la personne redevient cette persona grecque, soit ce masque de théâtre que revêtaient les acteurs antiques comme l'on change aujourd'hui d'avatar...



1 2

1 • © Mauro Bordin - *Carduus mortaccina*

3

2 • © Mauro Bordin - Cèdres

3 • © Mauro Bordin - *Diorrea muscolosa*

MAURO BORDIN

Originaire d'Italie (Padoue), Mauro Bordin travaille depuis de nombreuses années sur le lien qui unit l'homme à son environnement. Après avoir commencé tout naturellement par le thème de la chambre, espace de l'intime et des débuts de la vie – de la conception même de l'être humain à (autrefois) sa naissance – cette exploration l'a également amené à questionner la figure de l'explosion nucléaire. Par ce projet qui a pour objectif de représenter toutes les explosions nucléaires connues, c'est ainsi non plus le lieu compris comme matriciel mais bien celui de la destruction, et en même temps la réalisation de la puissance destructrice de l'homme. Ces « champignons » atomiques deviennent alors des motifs géologiques réalisés avec du papier mâché, et se donnent à voir comme autant d'expressions plastiques de ce que les philosophes Burke et Kant qualifiaient de « sublime » : cette force qui subjugué l'homme par sa puissance incommensurable et sans limites.

Aujourd'hui, l'artiste réalise des compositions où il mêle des éléments végétaux d'échelle et de nature très diverses dans lesquelles il intègre parfois des « morceaux » d'humain. Dans ces paysages luxuriants, l'homme y semble alors comme submergé par une nature baroque. Autant que la toile qui se voit recouverte par une myriade de touches qui donnent à ces peintures une matérialité puissante, envoi-rante, mais aussi piquante.





1

1 • © David Perchey - Bisque de rage

2

2 • © David Perchey - Emotions recyclables

DAVID PERCHEY

Mais que racontent les dessins de David Perchey ? C'est la question que nous sommes tentés de nous poser devant ces scènes déroutantes qu'il réalise actuellement en dessin sur de grandes feuilles. S'y révèle vite en effet une narration piégée et contaminée par l'étrange. Le choix de l'artiste pour les bandes dessinées ou ces illustrations que l'on trouve dans les magazines ou les catalogues de décoration y est d'ailleurs pour beaucoup. Dans ces images qui se veulent populaires et commerciales, aucune place n'est laissée à l'équivoque. La ligne y est claire et les paysages comme les lieux ou personnes bien définis et reconnaissables. Nous retrouvons cette précision réconfortante dans les dessins de David Perchey. Jusqu'au moment cependant où notre regard tombe sans préavis sur des incohérences qui parasitent l'apparente évidence de l'ensemble. Là une femme agite ses trois paires de bras, ici un homme se fait masturber par une personne dont on ne voit que la main...

Hybridant des sources diverses (magazines, œuvres d'art, extraits de films, sites internet ...), ces œuvres rappellent les installations sonores que cet artiste diplômé des Beaux Arts de Paris réalisa au cours des années 2000. Elles continuent aussi



ce qu'il expérimenta avec ses machines à peindre. À l'instar de ces mécanismes formés à partir de photocopieurs « bricolés », les dessins de David Perchey consistent à détourner ces productions industrielles d'images que sont les mass media pour en révéler le caractère machinique. Par ces détournements, par ces jouets ou ces machines auxquels il assigne un tout autre usage comme dans ces dessins « désorientés » de leur fonction purement illustrative, il décline l'inquiétante étrangeté freudienne où le commun et l'attendu sombrent soudain dans l'absurde et l'a-normal.

David Perchey s'amuse donc à jouer avec nos évidences. Ce faisant, ses œuvres ne cessent d'ouvrir et d'explorer le champ des possibles et des impossibles et nous invite nous aussi à « bricoler » le monde.



STÉPHANE FROMM

L'ultime cigarette, Vanités, Descendants inengendrés... les titres choisis par le peintre Stéphane Fromm pour quelques unes des nombreuses séries qu'il réalise depuis plusieurs années sont emblématiques de son désir d'interroger cette impermanence qui préside à toute existence. Sur des surfaces noires, des formes blanches, empreintes ou traces furtives y sont alors comme dans un entre-deux irrévocable et insoluble : entre la présence de ce qui se devine et l'absence d'une image définitive, entre figuration et abstraction, entre imagement et effacement, promesse et désillusion, dilution et sédimentation. Ou pour reprendre un extrait d'une citation mise en exergue par le peintre sur son site internet (<http://stephanefromm.com>), se découvre dans ces compositions et figures énigmatiques « l'ombre portée de ce qui n'est plus sur ce qui n'est pas encore » (Michel Mathieu). On peut alors penser aux figures spectrales de Zoran Music. Avec lui il partage ce même pressentiment d'une humanité en suspend, ni tout à fait présente ni à jamais disparue, en perpétuel mouvement, instable et informe.

Pour cette raison, le peintre privilégie le flou et l'opaque. Opacité du noir et du verre dépoli dont il couvrait il y a quelques années ses œuvres, principalement des têtes qui nous regardaient d'un lointain brumeux. Flou de ces lignes qui se font et se défont, et de ce blanc que des coups de chiffon ou l'énergie du trait rend indistinct et fuyant.



Les œuvres de Stéphane Fromm dressent en cela le portrait d'une humanité qui n'a de cesse de se chercher et de chercher sans faillir les moyens d'habiter le monde. Mais qui ne peut que le laisser lui échapper, à l'aune de ces boîtes qui bien que fermées restent ouvertes sur cette béance vertigineuse que devient chaque œuvre, comme autant de trous

ouverts sur l'obscurité hypnotique de l'incréd.



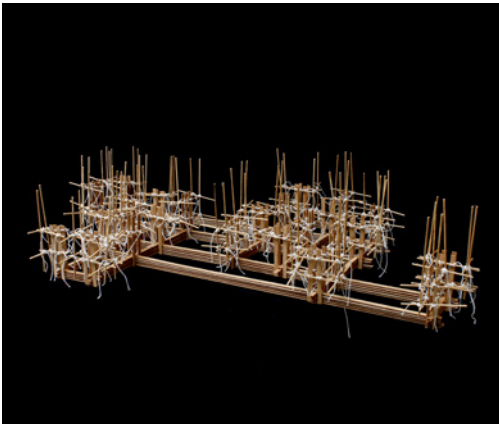
- | | |
|---|---|
| 1 | 2 |
| 3 | 4 |
- 1 • © Paul Vaussane - Tête en plumes V
2 • © Paul Vaussane - Tête en baguettes VI
3 • © Paul Vaussane - Gilet III
4 • © Paul Vaussane - Dessin dans l'espace IV

PAUL VAUSSANE

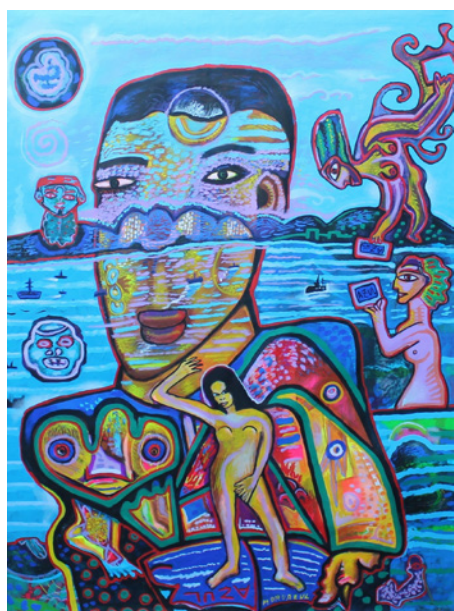
Tickets de métro, sachets de thés usagers, allumettes ou baguettes japonaises sont pour Paul Vaussane autant de reliques à partir desquelles l'artiste réalise de véritables ex voto de nos existences où règnent mobilité et impermanence. Si ces objets finissent d'habitude dans nos poches, la poubelle ou un cendrier, ils deviennent ici autant d'invitations à des voyages mentaux qui en font des billets pour l'imaginaire, ces territoires inexplorés de nous-mêmes.

Méticuleusement assemblés, ils composent alors des visages, des boucliers, des architectures aériennes... Le dérisoire et l'infime donnent soudain lieu à des structures gigantesques, complexes et savantes.

Nous pensons alors à notre condition d'homme moderne. Comme des tickets, nous voyageons et disparaissions. Comme des sachets de thé, nous diffusons dans le monde notre saveur, avant de nous assécher et de devenir inutilisables. Comme ces baguettes nous nous acharnons à attraper un monde et une réalité qui nous échappent. Et bien sûr, nous sommes voués comme ces allumettes à nous éteindre, étincelles fragiles et éphémères. Nous dont l'irréversible scelle l'existence. Mais ces constructions nous rappellent aussi que nous pouvons participer à une œuvre qui nous dépasse, et que ce qui nous apparaît comme une limite peut au contraire se révéler d'une fertilité insoupçonnée.



Alors que notre contemporanéité toute 2.0 ne cesse de nous inviter à fuir la matière du monde et à nous isoler derrière nos écrans multiples et voraces, ces assemblages de petits riens de Paul Vaussane nous rappellent quant à eux que nous faisons partie d'un ensemble et que notre impermanence ne fait sens qu'en se mêlant à celle des autres. Une œuvre à méditer autant qu'à parcourir.



1	2
3	4

- 1 • © Mario Murua - Ruben Dario Oblik 1
- 2 • © Mario Murua - Ruben Dario Oblik 3
- 3 • © Mario Murua - Ruben Dario Oblik 4
- 4 • © Mario Murua - Ruben Dario Oblik 5

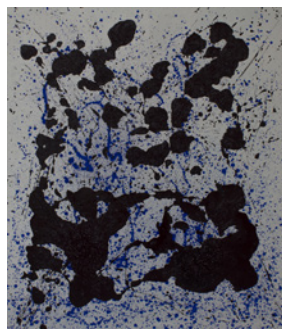
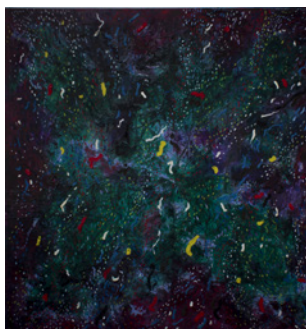
MARIO MURUA

Né au Chili, Mario Murua aime à dire que sa grand-mère l'éveilla lorsqu'il était enfant à un mode de vie « primitif », comprenez sans électricité ni argent, où tout pouvait se faire à la main. Il connut aussi le voyage avec des parents aventuriers qui l'emmenèrent parcourir l'Amérique Latine. C'est de retour au Chili qu'il s'initia alors à l'art urbain, plus particulièrement au graffiti avant de regagner Paris où il travailla avec de nombreux artistes comme les membres du groupe Cobra et les Singuliers.

De ces expériences, son œuvre est aujourd'hui la dépositaire. Revisitant des figures, signes et symboles appartenant à la culture sud américaine, Mario Murua multiplie les supports et les compositions, travaillant sans cesse, comme mu par des forces intérieures. Bois, toile, papier, et toutes autres sortes de matériaux qui tombent sous les mains de ce monstre de travail sont alors autant de supports sur lesquels Mario Murua dresse ce qu'il appelle lui-même une "encyclopédie imaginaire des êtres du Sud". Au fil des œuvres se donne dès lors à voir sa quête du huaca, cet "espace mental hors de la culture figée".

Face à ses œuvres, nous pouvons bien sûr penser aux artistes de l'art dit "brut". Gaston Chaissac et Séraphine de Senlis auraient ainsi pu se retrouver dans ces compositions aux couleurs chatoyantes et ces formes généreuses. Il y a cependant chez Mario Murua une certaine urbanité qui se devine derrière cette esthétique que d'aucun purtent qualifier de « naïve » au siècle dernier. On ne saurait cependant trouver dans ces œuvres la moindre trace de cette naïveté présumée, tant les motifs qui colonisent la surface de la toile ou de l'objet mordent notre regard et nous enjoignent à danser avec l'énergie des premiers jours du monde.

Mario Murua est en cela un peintre de l'entre-deux. Entre-deux continents bien-sûr, mais entre le rire et les larmes également. Normal pour un artiste qui a grandi entre les montagnes des Andes et l'océan et qui encore aujourd'hui multiplie les allers-retours entre le Chili et la France



1 • © Ochico - Aochico 21

2 • © Ochico - Poésies lunaires

3 • © Ochico - Traité sur la tolérance et pensées sur la liberté

4 • © Ochico - Le dialogue des corps

1

2 3 4

OCHICO

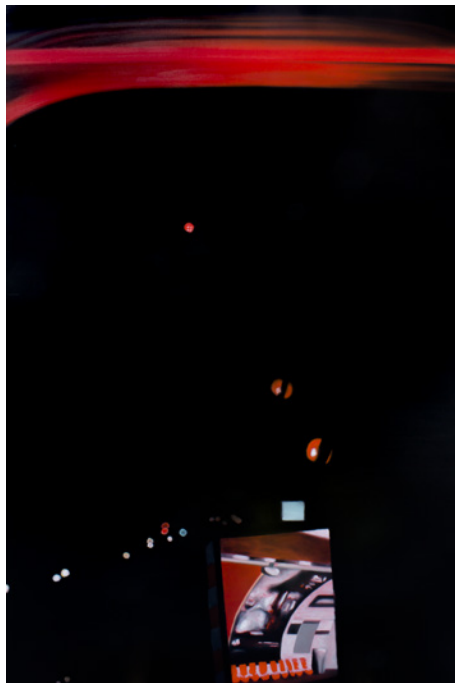
Né au Portugal, le peintre Ochico propose une œuvre où la couleur semble reine. Foisonnante ou réduite aux seuls noir et blanc, plane ou au contraire marquant sa présence par des amas et matières chromatiques, elle semble ici présider seule à l'élaboration et le destin des œuvres.

Cette caractéristique donne toute sa richesse à l'ensemble de ces peintures qui dès lors témoignent d'une grande variété de styles et de références.

De Pollock à Klein, les grands noms de l'abstraction chromatique habitent ainsi ces peintures où se pressent une recherche constante de cette couleur.

Baudelaire écrivait dans ses *Écrits sur l'art* que l'artiste avait une cervelle de hameau. Contrairement à ce peintre de la vie moderne, l'artiste "classique" souffrait alors pour le poète d'un manque d'ouverture à la vie, au monde, aux hommes à laquelle il préférait le formalisme du "style" et l'enfermement dans les références indépassables de ce que l'historien François Hartog nomme l'*historia magistra*.

Chez Ochico, point de hameau. Son attachement à la couleur l'amène à explorer une diversité de formes et de matières qui garantissent à ses œuvres un renouvellement constant. Comme l'on dilue des pigments dans le liant pour faire de la peinture, Ochico se dilue lui aussi dans la couleur, suivant ses pistes et ses mouvements qui reflètent à leur tour les méandres de ses territoires intérieurs.



1	2
3	4

1 • © Stéphanie Viot - Métro 5
2 • © Stéphanie Viot - Métro 6
3 • © Stéphanie Viot - Métro 10
4 • © Stéphanie Viot - Métro 11

STÉPHANIE VIOT

Graphiste, Stéphanie Viot réalise également des peintures photographiques. Lorsqu'elle est dans le métro parisien, elle en photographie des détails qu'elle reproduit ensuite en peinture. C'est alors que sur ces toiles se révèle tout un infra-monde dans des transpositions en noir, blanc et rouge. Ce que personne ne remarque devient dès lors des scènes et compositions spectrales. Les néons y deviennent des fantômes qui éblouissent de leur sillage blanc, et le noir de ce monde souterrain semble y dévorer toute velléité d'existence.

On oublie dans ces œuvres le vacarme du métropolitain, les odeurs et la foule. Seule demeure l'impression d'être dans une nouvelle réalité : celle de la peinture.

Walter Benjamin disait de la photographie reproduite qu'elle sonnait le glas du Hic et Nunc de l'image, son ici et maintenant, cette unicité d'œuvre qui ouvrait pour Hegel, Heidegger et bien d'autres sur l'absolu, l'Idée, l'immanence, l'être.

Stéphanie Viot se sert quant à elle de la photographie pour voir ce que les usagers pressés ne regardent pas, et de la peinture pour ensuite révéler un lieu dans le lieu, un infra-monde.



Peinture et photographie se mêlent alors pour nous proposer de voir autrement, « inframent » ce monde qui nous entoure mais que nous ne regardons plus.



ET AUSSI DANS LE CADRE DE L'EXPOSITION :

Rencontre avec les artistes

le 15 décembre à partir de 18h30

Visites accompagnées

Visites commentées et ateliers de pratique artistique
Samedis 9 et 23 décembre, 13 et 27 janvier

Dans le cadre de l'exposition « Oblik », le chargé des publics et de l'atelier pédagogique du Pavillon Vendôme vous propose des visites accompagnées de l'exposition complétées par une séance de pratique artistique en lien avec l'exposition.

L'occasion de découvrir l'exposition différemment ! En famille, si vous le souhaitez.

** Les activités sont gratuites et ouvertes à tous sur inscription obligatoire jusqu'au vendredi 14h, précédant la séance, auprès de l'Office de Tourisme dans la limite des places disponibles.*

Tél. 01 47 15 31 61

Activité limitée à 14 personnes par séance. Groupe de 5 à 14 personnes.



Pavillon Vendôme / Centre d'Art / Office de Tourisme
7, rue du Landy – 92110 Clichy

Horaires : du lundi au samedi, de 9h à 18h
sans interruption
Fermé les dimanches et jours fériés